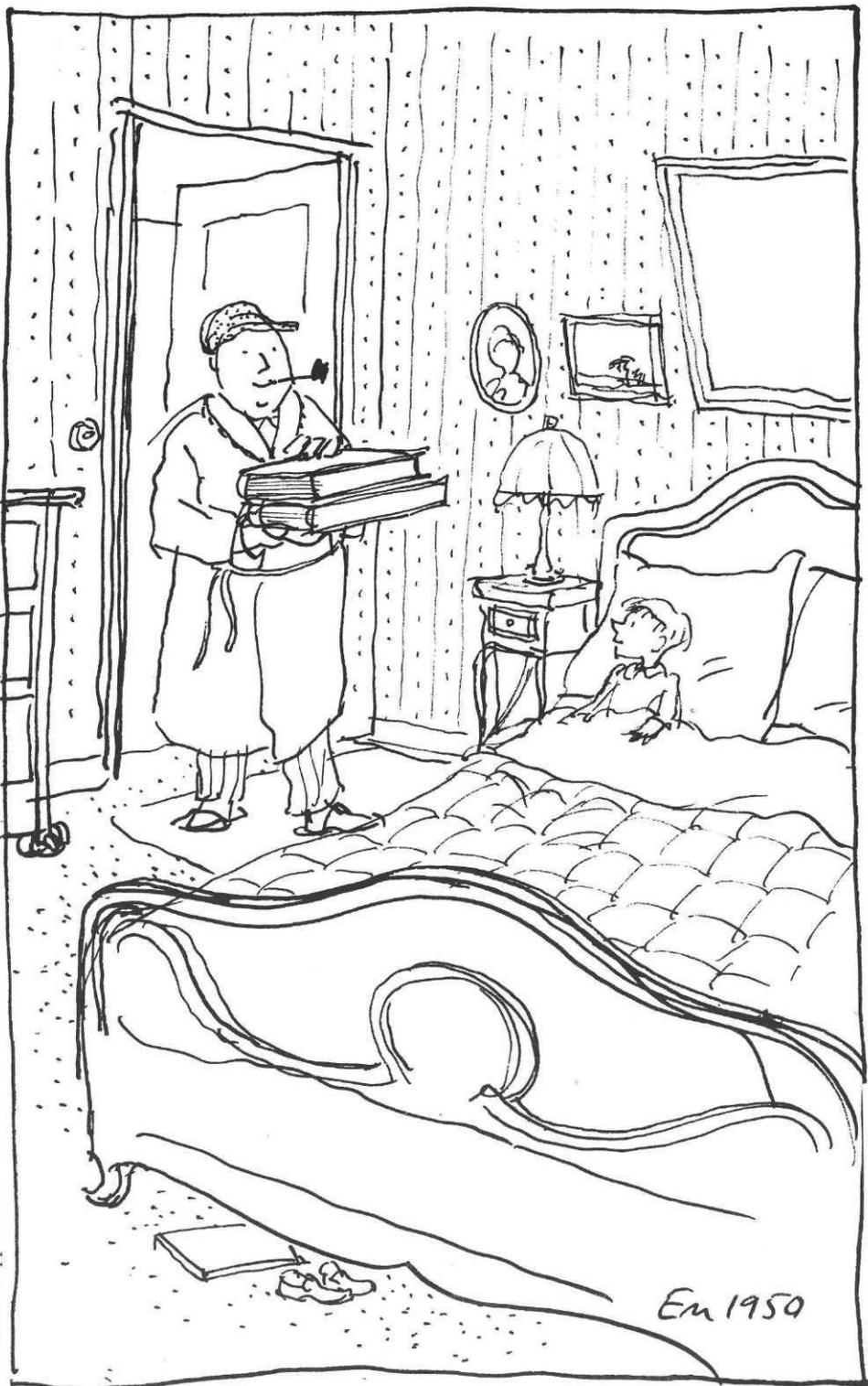


Dessin Philippe Dumas.



En 1950

À MOI, CONTE, DEUX MOTS...

par Boris Moissard

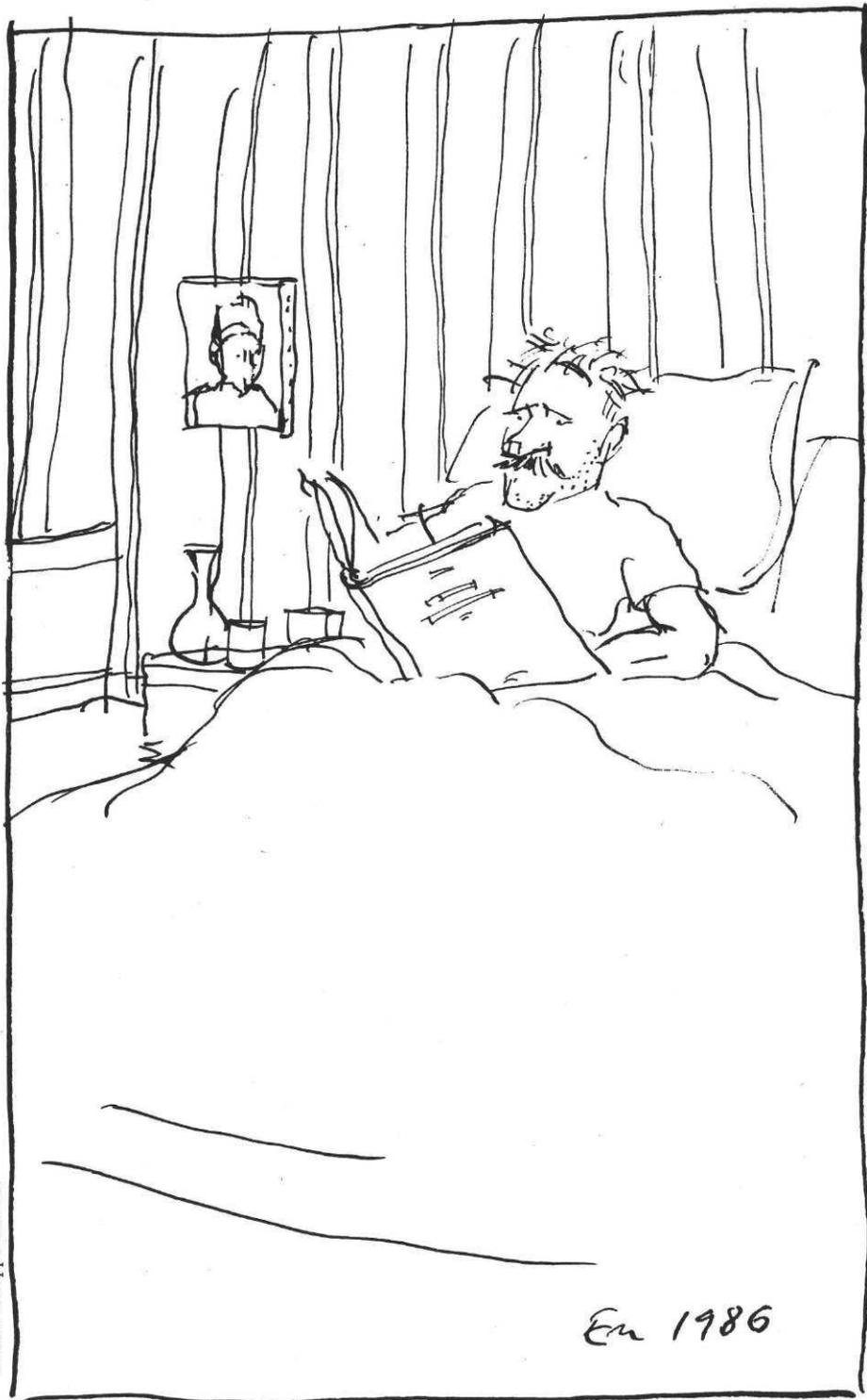
*Boris Moissard auteur de contes, (à l'envers)
parmi de nombreuses activités littéraires,
ne se prend pas au sérieux. Il lui arrive pourtant de dire
des choses tout à fait essentielles sur l'ennui, les images,
le désir d'en savoir plus. Les contes dans tout cela ?
Voyez vous-mêmes...*

Enfant j'ai eu la chance de m'ennuyer souvent. L'indigestion me terrassait environ toutes les trois semaines, à quoi ma maman ripostait par une ordonnance immuable (et souveraine) : au lit, et à la diète. Epreuve terrible. « J'ai faim ! » criais-je à fendre l'âme, mais surtout : « Je m'ennuie ! », deuxième appel qu'on n'essayait pas de faire taire chez moi comme l'autre par des verres d'eau, mais par des livres. C'est mon père qui se chargeait de les choisir. Il m'apportait aussi bien « *L'île au trésor* » que les ouvrages de Robert Amadou sur la parapsychologie ou ceux de Lanza del Vasto. Sa théorie était que ce qui compte n'est pas de lire, mais de manipuler des livres jusqu'à ce qu'on trouve soi-même quelque chose qui vous plaise. Je m'en accommodais très bien et je dois dire que Robert Amadou a enchanté mon jeune âge. J'étais devenu assez calé en maisons hantées et en ectoplasmes, à force de le « manipuler ». Malheureusement j'ai tout oublié.

Le grand éblouissement s'est produit un matin, au cours d'un de mes alitements. Mon père s'est présenté à mon chevet porteur de deux énormes volumes. Je n'ai jamais très bien su à quoi ressemble un in-folio, mais ça devait en être. Il les a laissés tomber sur mes jambes — et puis s'en est retourné fumer sa pipe dans son fauteuil en lisant son journal, *Combat* pour être précis, le quotidien des amateurs, celui dans lequel on pouvait lire Henri Calet. J'ai attrapé le premier des deux pavés et ç'a été pour moi le pas décisif dans la carrière d'homme de lettres. Les pages se sont ouvertes d'elles-mêmes sur ce passage que je suis encore capable, malgré le gâtisme montant, de citer à peu près de mémoire : « ... Deux globes d'une blancheur de nacre, polis comme l'ivoire le plus précieux et séparés par un sillon semblable à la vallée profonde qui s'ouvre sous le soleil d'hiver entre deux collines enneigées... »

Ces deux globes de part et d'autre de leur sillon m'ont tout de suite conquis du point de

Dessin Philippe Dumas.



En 1986

vue métaphorique, moi qui n'hésitais pas à évoquer dans mes devoirs de français des « cathédrales de verdure » à propos de boulevards plantés d'arbres. J'ai tourné les pages, elles grouillaient littéralement d'un tas de choses fascinantes, des moines à califourchon sur des ânes, des paladins gisant sous des hêtres, des ermites en prière, des crânes fracassés, des poitrines enfoncées, des vierges en fâcheuse posture, etc. Beaucoup d'horreur répandue sur beaucoup de chair nue. Le tout magnifiquement dessiné et gravé en planches et vignettes d'une précision à couper le souffle.

Ce livre n'était rien moins que le *Roland furieux* de l'Arioste, dans sa traduction de Philipon de la Madelaine, parue chez J. Mallet & Cie en 1844. Chaque fois que je m'y replonge, depuis trente ans que je persiste à m'empiffrer et à en subir les inconvénients à intervalles réguliers, le charme opère. Je retombe amoureux d'Angélique et, pendant que d'autres sont au bureau, je chevauche l'hippogriffe, j'affronte Bradamante, je délivre Olympie qui se lamente sur son rocher et je tue l'orque, après lui avoir coincé l'ancre de mon esquif en travers de la gueule, selon la tactique de Roland. En somme, je ne m'ennuie pas.

Roland furieux est ma cassette vidéo. Je le traite d'ailleurs comme tel. Je n'en ai jamais lu une ligne, mon œil se bornant à pêcher deci-delà, dans les caractères d'imprimerie qui accompagnent les images, de quoi suivre l'histoire, et encore de loin. « Aussitôt, un terrible combat s'engage » est-il dit quelque part vers le début de la troisième page. Entre qui et qui, ce combat ? Et qui le gagne ? Mystère complet pour moi qui ai perdu sans coup férir celui que me livrait l'alphabet manié de main de maître par Philipon de la Madelaine, après l'Arioste. Mais quelle importance, je vous le demande ? MM. Tony Johannot, Baron, Français et leur quatrième compère avaient un talent d'illustrateurs auquel je me remets entière-

ment pour ce qui est d'opérer sur ma personne l'espèce de transplantation imaginative, grâce à laquelle je me permets de trancher, chaque fois qu'il est question de chevalerie.

L'autre pavé était la fameuse édition Hetzel des *Contes* de Perrault. Il était encore plus lourd. Il m'a fait la journée suivante. Là encore, prépondérance de l'artiste graphique sur l'homme de plume pour ce qui est d'avoir contribué à me rendre cultivé. Le mot *ogre* ne me rappelle pas des mots, mais la tronche patibulaire du Chéri-Bibi mis en scène par Gustave Doré au moment où il s'apprête à égorger ses filles dans leur sommeil. Il a le crâne rasé, les yeux hors de la tête, un couteau dans la main, les veines saillantes. Rien que de l'entrevoir, on rejoint ventre à terre le bataillon des partisans de la peine de mort. Ses filles digèrent un souper de volailles. L'une d'elles a un pilon qui lui sort de la bouche, comme dans « *Max und Moritz* ». C'est avec des détails de cette qualité qu'on marque à jamais son public. Je n'ai jamais plus pu manger de poulet sans penser à l'ogrette. C'est comme la Barbe-bleue. « *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?* » Moi je n'en finis pas de voir venir les deux cavaliers qui galopent sous « *le soleil qui poudroie* » dans la planche correspondante du gros livre. Dieu merci, ils arriveront à temps. La petite curieuse sera sauvée et le vilain mari rattrapé au haut d'un perron par les deux frères (« *l'un mousquetaire et l'autre dragon* ») qui lui passeront l'épée au travers du corps. Perrault a l'air de dire que c'est bien fait pour lui. Anatole France, au contraire, présente plutôt la Barbe-Bleue comme une victime, un brave homme fourvoyé. Qui croire ? A qui se fier ? A Gustave Doré. Voyez la tête qu'il lui a faite, à la Barbe-bleue : une tête de monstre. A mort, la Barbe-bleue ! Mais vive les illustrateurs, qui nous évitent des efforts de lecture à un âge auquel de toute façon on ne lirait pas, et qui nous donnent néanmoins la clef des contes, nous y font cir-

culer de telle sorte qu'on finit par s'y retrouver comme chez soi. La voilà, l'imprégnation.

J'en reviens au conte, qui est un genre qui ne saurait se passer d'un diseur qui vous mâche la besogne, qui dose les effets, qui rassure aux passages qui font peur, et qui donne l'intonation voulue aux nécessaires redondances (Anne, ma sœur Anne), sans quoi elles ne sont que répétitions fastidieuses. Les vieilles et les nourrices ayant démissionné de cet emploi, il nous reste l'illustrateur qui est quelqu'un qui va rarement aux Baléares et qui ne fait jamais de claquettes, mais reste à sa table à travailler, ou à mûrir le projet de faire travailler les autres. Quand Philippe Dumas a eu l'idée de nos « *Contes à l'envers* », voici quelque dix ans, et qu'il m'a enjoint d'en écrire à mon tour quelques-uns, j'ai aussitôt pronostiqué que s'il se chargeait de les illustrer tous, ils auraient du succès. Et ils en ont eu, n'est-ce pas merveilleux ?

Notre idée de derrière la tête, et ce que je serais en droit d'appeler en style noble le principe directeur de notre entreprise, était d'observer tout ce qui fait qu'un conte en est un, et d'en prendre systématiquement le contre-pied. A l'entrée en propos « Il était une fois dans un lointain pays, un roi très puissant qui, etc. » devait répondre une autre formule du genre : « Il y avait, la semaine dernière à Levallois-Perret, un pauvre balayeur qui venait de casser son balai. » Et ainsi de suite. Pas génial, mais exercice de style *a contrario* et surtout petite gâterie que nous nous offrons mutuellement en un temps où les arts et la littérature se prennent volontiers eux-mêmes pour référence.

La question était de savoir quelles allaient être nos références, quels contes nous allions mettre à l'envers, et de qui. Philippe Dumas est un puits de science mais moi, avec ma méthode de ne regarder que les images, il a fallu que je mette d'urgence le nez dans les auteurs marquants du domaine. J'ai rencon-

tré d'abord une vaste compagnie de dames, Mme de Murat, Mme d'Aulnoy, Mme Leprince de Beaumont, etc., sans oublier Mme la Comtesse de *** et Mme la Duchesse de ****, mais je dois avouer que leur nombre, et comme un sentiment qui me venait en leur présence d'être mal rasé, m'a fait peur. J'ai refusé l'obstacle. Contournant le gynécée, j'ai poussé la porte du fumoir et suis entré chez les hommes. Je les ai trouvés nombreux et grands. Andersen avait le mérite d'être fils de cordonnier comme Giono et ses textes, parcourus d'un œil de vautour, m'ont semblé très riches mais au fond plus proches de Mérimée, d'Edgar Poe ou même de Maupassant, et trop mal connus d'ailleurs en France pour qu'on puisse en tirer les effets voulus. Il leur manquait l'apparence d'ingénuité, les automatismes. De Wilhelm Hauff je connaissais le *Nain-long-nez* — magnifique — mais étant moi-même affublé d'un appendice que je souhaiterais plus modeste, non par coquetterie, mais pour mon confort, j'ai horreur de toute allusion aux nez, que ce soit dans Pinocchio, dans Cyrano ou partout ailleurs.



J'ai tourné les talons. La tentation était de me rabattre sur les frères Jacob et Wilhelm Grimm (l'un mousquetaire, et l'autre dragon...), car voilà des gens sérieux. Mais justement, un peu trop. Je les ai tout de suite devinés rompus aux mythes aryens et à un tas



de choses sorties du Gange, devant lesquelles je serais dans mes petits souliers. J'ai flairé les érudits jonglant avec un fatras oriental qui me retomberait sur la tête. Leur côté philologues ne me plaisait qu'à moitié, ce qui ne faisait plus qu'un quart chacun puisqu'ils étaient deux. J'accuse mon époque des méfaits de la technique. Je la soupçonne de compter plus de gynécologues que d'amoureux. Les deux Grimm m'ont paru le genre à travailler au magnétophone, s'ils en avaient eu un. Je leur ai trouvé la voix du loup déguisé en grand-mère. Surtout je nourrissais contre eux un *a priori* : ils étaient frères. La littérature en famille me semble le comble du ridicule. J'estime que si on a un frère qui écrit, l'élégance commande de s'en abstenir. Il paraît qu'il y a eu un Rosny jeune : en voilà un, au moins, qui est resté discret. Et puis, grief majeur contre le duo Grimm, cette *happy end* dont il a déshonoré le « *Petit Chaperon rouge* ». Ce chasseur tombant à pic pour effectuer le sauvetage des victimes me paraît une invention que, si j'étais chauvin, et dût-on m'objecter qu'elle nous arrive de Mésopotamie, je qualifierais d'allemande. Sans compter l'in vraisemblance : qu'un loup parle, soit ; qu'il se mette au lit en bonnet de dentelle, passe encore ; mais qu'on lui ouvre le ventre et qu'on en retire deux personnes avant de le recoudre lesté de cailloux, non. Il

ne faut pas se moquer du monde. Il paraît qu'Henri Pourrat a sacrifié lui aussi à cette faribole dans sa version du conte. Je ne le félicite pas.

On est loin de ces vulgarités avec Perrault. « *Le méchant loup se jeta sur le Petit Chaperon rouge, et la mangea.* » Point final, et rideau. Cette chute vous a une autre allure. Gustave Doré ne m'avait pas trompé : Perrault est vraiment le patron. Dès que je me suis penché sur son cas (façon de dire, vu nos éminences respectives), j'ai reconnu en lui le porte-greffe idéal. On avait affaire à lui direc-



tement, par-dessus la tête des traducteurs, race intéressante dans la mesure où j'en fais partie, mais qui vous arrange tout à leur sauce. Côté biographie, il avait tout pour me plaire : marié à 44 ans avec un tendron de 19, ce qui me paraît enviable ; bon père de famille, jouant beaucoup avec ses enfants, comme moi ; haut fonctionnaire, comme j'ai failli le devenir ; occupant ses heures de bureau à polir des inscriptions pour exergues, mon rêve ; du point de vue littéraire, dans la fameuse Querelle, prenant le parti des Modernes contre les Anciens, ce qui était

jouer sur les deux tableaux puisque les Modernes finiraient fatalement par devenir des Anciens : donc, habile ; admirateur de La Fontaine, ce qui suffit à vous recommander ; organisateur d'une supercherie littéraire à la Emile Ajar, d'une farce qui en a trompé plus d'un ; et pour couronner le tout, bel homme si on en croit ses portraits, une sorte de Gérard Lanvin à perruque.

Surtout, pour moi qui suis normand, donc radin, il y a chez Perrault quelque chose qui m'en impose : conquérir la gloire universelle et les faveurs de Walt Disney au prix seulement de neuf contes, dont le plus célèbre n'a que deux pages, et neuf contes qui ne sont même pas de lui ni de son fils, mais de personne et de tout le monde à la fois, de la « tradition populaire », autrement dit d'un rabâchage de bonnes femmes, c'est très fort ! Encore plus fort que Lautréamont. Il y a là un rapport, non pas qualité/prix, mais quantité/rendement qui me donne la certitude que la qualité justement est de premier ordre. Je me dis que l'œuvre, étant rare, doit l'être aux deux sens du terme pour être passée à la postérité au même rang que d'autres qui se présentent sous la forme d'une montagne de volumes. Le gros producteur a toujours quelque chose d'un tâcheron, et Zola d'un forçat des lettres, comparé au dilettante qui s'est contenté de se baisser pour ramasser un billet de loterie qui traînait sur le trottoir, et a gagné le gros lot avec.

Voilà. Je ne me sens le fils spirituel que de Perrault, et si j'ai fait œuvre de collaboration avec Philippe Dumas, j'ai l'excuse de ne pas être son frère.

Maintenant, suis-je bien qualifié pour dissertar sur un sujet aussi grave que le conte ? A l'instant où je finis de taper ces lignes, j'apprends qu'une école de la région parisienne, après avoir eu l'intention de faire étudier par une classe de CM 1 les « Contes à l'envers », vient d'y renoncer en prenant la



peine d'adresser à leur éditeur une lettre dans laquelle le professeur (approuvé par des parents) dénonce la vulgarité de ces textes, leur cruauté, leur mauvais style, leur caractère subversif, leur inintérêt d'un bout à l'autre, l'horreur des dessins, l'invéraisemblance des scénarios et le scandale que constitue en somme un tel vandalisme perpétré par

deux voyous à l'encontre des fleurons du répertoire.

On a beau me dire que les lycées d'Athènes, en revanche, se trouvent très bien d'étudier le français dans les mêmes *Contes à l'envers*, c'est un coup pour mon moral. Peut-être ce professeur et ces parents ont-ils raison. J'aime mieux m'arrêter de pérorer. ■



Ph. D.